University of Massachusetts - Amherst
ScholarWorks@UMass Amherst

French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism

Comparative Literature Program

1771

Preface to Essai de traduction littérale et énergique [Pope]

Maximilien-Henri, marquis de Saint-Simon

Follow this and additional works at: http://scholarworks.umass.edu/french_translators

Saint-Simon, Maximilien-Henri, marquis de, "Preface to Essai de traduction littérale et énergique [Pope]" (1771). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism.* Paper 86.
http://scholarworks.umass.edu/french_translators/86

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature Program at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

Saint-Simon, Maximilien-Henri, marquis de. Essai de traduction littérale et énergique, par le marquis de Saint-Simon. Aux dépens de l'auteur. Ier vol. Nouvelle édition. A Amsterdam, chez D.J. Changuion. MDCCLXXXVII.

BNF YK-2447

Préface (pp. v-xvi). [complete text]

L'Essai sur l'homme de Pope ayant fait sur moi la plus grande impression, & l'amour social l'emportant sur l'amour-propre, j'offre à ceux qui se plaisent dans l'étude & dans la combinaison des langues, un nouveau genre de traduction littérale & énergique, qui m'a paru propre à conserver les traits de l'original.

La comparaison d'un traducteur à un copiste de tableaux, m'a donné l'idée de principes & de regles de Traduction, que je crois qu'on pourroit rendre immuables pour toute langue; il n'est pas permis au peintre d'altérer les traits de son original, ni de changer ses couleurs, ou de s'écarter de ses moindres détails; de même un traducteur doit rendre avec fidélité les images, les phrases, & jusques à la ponctuation de son Auteur: Les points sont au discours, ce que sont aux tableaux les contours qui fixent les formes. Un peintre intelligent ne dispose jamais ses couleurs sans réflexion, & l'ordonnance d'un tableau ne produit d'effet qu'en raison de ce choix. Un Auteur met autant d'art à nuancer ses //vi// points. Un discours doit toute sa grace à l'ordre & à la forme variée de sa ponctuation. On distingue à cette hardiesse de composition le peintre & le rhéteur, de ceux qui cherchent à les imiter.

Il seroit injuste d'exiger du copiste littéraire, ce qu'on reconnoît impossible dans le peintre, eût-il copié son propre ouvrage. Le feu d'un génie qui compose, est seul capable de donner cette ame & cette énergie que l'imitation ne peut jamais saisir. On est enchanté d'un original, mais une copie peut au plus toucher, ou plaire. Telle doit être la borne de l'ambition de qui n'est point Auteur. Que de nuances néanmoins peuvent distinguer le mérite, ou satisfaire l'amour-propre de ces deux genres de Copistes!

En combinant les rapports des copies aux originaux, je me suis dit, la nature est une, & l'humanité n'est qu'une. La premiere offre partout de mêmes images, la seconde les reçoit partout également. Les couleurs sont pour les yeux & les lettres pour l'esprit.* La nature suivant ses divers climats //vii// modifie ses images, les peuples aussi suivant leurs divers usages, varient leurs perceptions & leurs expressions.

Quoique rien ne soit immuablement fixe, & que tout soit sujet à des conditions, comme dit Pope, tout néanmoins se rapporte à des principes; le vrai produit partout un

---

* Les couleurs des objets qui se peignent dans les //p. vii note// yeux, produisent dans l'ame des images positives, qui n'y causent qu'un effet passif, ainsi que leur réflexion sur une glace: Pour que cet effet devienne actif, l'ame doit faire attention à ses images, les comparer à d'autres, & les juger: ce qui n'est point une suite nécessaire de leur présence: c'est ainsi que les couleurs ne sont que pour les yeux. La simple inspection des lettres réveille les facultés de l'ame: comme elles ne viennent point des images positives, parcequ'elles ne sont que des signes conditionnels des idées, l'ame ne se contente pas d'en recevoir passivement l'image; elle est obligée de chercher quelles idées ces signes représentent; elle doit ensuite les combiner avec autant d'ordre & de suite, que lorsque ces idées se présentent à elle pour la premiere fois: c'est dans ce sens que les lettres sont pour l'esprit, qu'on peut regarder comme une modification de l'ame.

effet constant & uniforme. Chaque plume ne présente jamais au lecteur, que des images variées de la nature, quelque défigurés que puissent être ses traits. Seule, elle excite toutes les passions de l'humanité. Les classes distinctives //viii// des hommes étendent les dégrés de leurs perceptions, autant que le nombre de leurs individus; mais dans cette variété même, il regne une espece d'harmonie entre ceux qui se conforment à de mêmes usages; cette harmonie est la source du vrai beau, quand la vérité fait la base.

La république littéraire qui soumet à son autorité toutes les nations policées, sans égard à leur position sur notre globe, leur apprend à recevoir & communiquer leurs sensations, par des images qui doivent se ressembler, malgré la différence des expressions. La diversité de langue n'en apporte aucune dans la sensation; ainsi l'expression d'une image familiere, doit être énergique en toute langue, puisqu'elle se rapporte à un même type, vu des mêmes yeux.

La communication libre des hommes & la comparaison de leurs langues, a suffi pour enrichir les unes des expressions
des autres. L'Europe imbue de ces heureux mêlanges, rend chacun de ces peuples énergiques. On l'accuse en vain de ne conserver la pureté d'aucune langue; ce qu'elle emprunte ici, pour le rendre-là, n'est que conventionnel, & devient //ix// propre à chaque nation. Qu'importe qu'un mot soit tiré du grec ou du latin; si le françois ou toute autre l'adoptant, en forme une nuance dont il enrichit la peinture de ses idées. Cette méthode utile aux sciences, ainsi qu'aux langues, annonceroit à l'Europe le singulier avantage d'une langue universelle, s'il étoit possible qu'elle pût jamais exister. Les tentatives de Leibnitz à ce sujet, aussi peu raisonnables que celles d'une paix universelle, n'ont pu jetter aucune racine, & devenir d'aucune utilité.

Par cette méthode de mots adoptifs, on peut entrevoir dans l'avenir, les idées de nombre de peuples, fixées par des noms communs représentatifs d'une sensation uniforme.

Si l'amour des sciences & la fécondité des nouvelles connoissances, déterminoient les savans de tous les pays, à fixer ainsi leurs idées par de mêmes dénominations, & à faire revivre ces mots originaux, grecs ou latins, adoptés & traduits dans presque toutes les langues, les sciences pourroient, à la faveur de la conformité de ces noms, se reconnoître d'un peuple à l'autre. Les divers langages ne seroient //x// plus, à l'égard du sçavoir, que ce que sont aux pierres précieuses, les metaux qui les enchassent: ils ne cachent qu'en partie leur couleur, leur forme, & leur poids, laissant à découvert les propriétés essentielles qui constituent leur ressemblance. Les mots adoptés dans un même sens, & signes d'une même idée & d'une même sensation, malgré la différence de langues, seroient comme le germe de la langue universelle. Plus les savans multiplieroient ces mots, & plus ils avanceroient les progrès de cette langue commune. Qui sçait enfin jusqu'à quel dégré, le tems & l'usage pourroient l'étendre!

Les mots dans toute nation ne sont que les enfans du besoin: la fabrique d'un nom grossierement inventé, pour &etre plus analogue à certaine langue, ne lui donne pas un plus grand degré de pureté, que l'admission d'un nom déja connu chez un autre peuple. Jamais aucune langue n'a possédé cette plénitude & cette perfection, dont on s'imagine avoir une idée; plus on remonte à son origine, & plus elle s'appauvrit, parcequ'aucun peuple n'a reçu toutes les impressions variées des divers climats, & n'a //xi// jamais possédé privativement toutes les connoissances: chaque fois qu'il en acquiert de nouvelles, sa langue s'enrichit de mots nouveaux, & corrige ceux qui n'on point un exact

rapport avec le vrai des images.

Perfection ou pureté de langage, n'est qu'une idée imaginaire, qui ne fut & ne sera jamais réalisée. Les peuples se sont toujours entr'aidés, & continueront à le faire, en se communiquant réciproquement les signes de leurs idées, ainsi que les affections de leurs ames; ils recevront sans cesse de nouvelles sensations, de nouvelles images & de nouvelles expressions. Un traducteur ne doit point s'effrayer, moins encore s'arrêter par la sévérité de sa langue. Qu'on lui présente dans une autre, des images familieres, il doit les rendre dans la sienne, par des images semblables. Toutes ayant une énergie commune à l'humanité littéraire, & la nature n'offrant qu'une même image aux individus des diverses nations, l'énergie doit être la même, ou du moins fort approchante d'une langue à l'autre. Ce seroit courir après une chimere, que de chercher une parfaite égalité dans deux tableaux d'une même idée.

//xii// Qui pourroit dans sa propre langue donner à la Prose, toute l'énergie de la Poësie, n'affoiblir aucune image, & faire trouver ce rapport parfait dans le tableau d'une même idée, exprimée de deux diverses manieres? Dans ces compositions ordonnées & assujetties à un seul objet, quelle diversité de style, même entre les plus éloquens! Quelle dissemblance d'images & d'idées! Que de combinaisons sur un même sujet, & quelle variété dans le tableau! S'il résulte une si grande différence de la comparaison des images rapportées à un même objet, ne seroit-il pas injuste de prétendre une uniformité si précise d'une langue à l'autre, surtout quand on ne l'exige pas de la prose à la poësie dans la même langue? Plus le traducteur en approche, & plus il donne de prix à son ouvrage; mais plus il travaille, plus il en reconnoît la difficulté.

Cette réflexion a sans doute arrêté les premiers traducteurs; ils ont renoncé à l'idée de perfection, pour ne point s'assujettir aux images dont la peinture ne leur étoit point familiere, ou dont //xiii// l'expression les embarrassoit. Les plus exacts se sont toujours contentés de rendre l'esprit de leur Auteur. La Syntaxe si différente dans les langues, ne permettant point une même construction de phrases, a rendu certains changemens indispensables; de l'inversion de l'ordre des mots, on a facilement admis leur altération; plus on a voulu s'assujettir à la lettre, & plus on a gêné la liberté du style: pour le rendre plus agréable, on s'est permis de ne plus traduire, mais de composer de nouvelles périodes, ensorte que de Traducteur, on s'est fait Correcteur & même Auteur.

La difficulté de traduction & celle de composition ont étendu les libertés, au point que les lecteurs se sont plaints & avec raison, qu'ils ne voyoient souvent dans les copies aucuns des traits de l'original, & qu'ils y rencontroient quelquefois des idées absolument contraires. Les commentaires & les notes, au lieu d'éclaircir l'objet, ont rendu plus sombre le voile qui cachoit ses beautés déja défigurées: loin d'employer les notes //xiv// à propos, on s'est permis de corriger les plus sublimes originaux de la littérature, pou les plier à des idées absolument étrangeres à celles de leur Auteur. Quel peintre osa jamais corriger les tableaux qu'il devait copier!

D'après ces idées, j'ai tenté ces essais de traduction, que je n'ai jamais revus, sans y faire quelque correction utile, & sans me convaincre que toute traduction pourroit acquérir de l'énergie, en proportion de l'austérité des loix qui l'asserviroit; comme celles-ci n'ont que l'énergie dont je suis capable, je me garderai bien de les donner pou modeles, puisque je n'ai pas toujours suivi ces regles qui ne sont point absolument déterminées. Je n'ai pas non plus soumis ces divers essais à des corrections dont ils sont encore susceptibles, & je conviens que la dureté du travail m'a quelquefois rebuté, ainsi

que la vivacité m'a pu rendre négligent. Je ne rougis point d'avouer mon ignorance poëtique. Cette raison seule m'a déterminé pour la prose, qui dans toutes spéculation est inférieure à la poësie, & plaît moins aux lecteurs. Si //xv// j'avois le talent de l'abbé Cesarotti, célebre par ses traductions italiennes des poëmes d'Ossian* dont je pourrois joindre un échantillon à cet Ouvrage; Si je pouvois seulement imiter le traducteur italien de cette superbe ode de Rousseau** au Comte d'Ussé, je ne versifierois pas ma prose, ce qui seroit, je crois, une fausse méthode, mais reprenant les originaux, je ferois des vers françois, d'après ceux d'une autre langue & je m'attacherois avec scrupule aux principes que je viens d'annoncer. Ma prose cependant m'a paru justifer mon plan, quoique sans attendre mon but; elle m'a persuadé que le littéral n'est point incompativle avec l'énergique.

Le vrai beau s'énonce avec force dans toute langue: Quant aux saillies d'imagination, exprimées par des pointes, des équivoques, ou des jeux de mots, ce ne sont que des chimeres, qui faute de rapports avec la vérité de la nature, ne peuvent //xvi// être rendues par les traducteurs, ne saisies par des lecteurs non familiarisés avec elles.

Ces illusions de l'esprit ménagées avec art, peuvent rendre un style agréable & fleuri; la légéreté de l'imagination & l'élégance peuvent ajouter à la séduction des lecteurs: mais telles que des fleurs brillantes que la nature n'accompagne point du germe précieux qui doit les régénerer, elles ne produisent dans l'esprit qu'un amusement passager, sans affecter l'ame, qui cherche l'utile dans l'agréable.

[Translation gives English orig. on facing pages, with line numbers in the margin of the prose translation to let reader follow approximate place in original text. Opening passage:]

//16// Réveille-toi, cher Bolingbroke! abandonne tous les moindres objets à la basse ambition, ainsi que tout ce qui fait la gloire des Rois (puisque la vie peut nous fournir un peu plus de tems qu'il n'en faut pour jetter les yeux sur les objets qui nous environnent & mourir,) entrons librement dans tout le détail des scenes de la vie humaine; labyrinthe immense! mais qui n'est pas sans plan; désert où les plantes sauvages croissent indifféremment avec les fleurs, ou jardin qui nous tente sans cesse, par le fruit défendu.

---

* Edition de Padoue 1763.

** Cette traduction se trouve dans plusieurs des éditions de J.B. Rousseau.